

CHAPITRE VIII

ENTRÉE EN CAMPAGNE

Départ de Vera-Cruz, le 7 décembre. — Terres Chaudes. — Paso de Ovejas. — Puente-Nacional — Cerro-Gordo. — Préfet mexicain en voyage. — Ascension pénible du Cerro-Gordo. — Les nuits froides au bivouac. — Fermes opulentes de Santa-Anna.

Le 5 décembre, à 4 heures du matin, nous sommes sur pied. Je fais des adieux reconnaissants à notre hôte qui n'a cessé d'être notre ami et le sera toujours, car il n'est pas possible d'être plus aimable et d'une hospitalité plus prévenante que ne l'a été notre cher compatriote, M. Daran.

Nous prenons la route sableuse de la grève, malgré la menace d'un coup de vent du Nord qui nous fera submerger par la mer.

La petite colonne se compose d'un peloton du 12^e chasseurs, une batterie d'artillerie de montagne, le convoi du quartier général et la prévôté de la division. Le capitaine de Fayette, le plus ancien officier d'état-major, prend le commandement de ces éléments divers.

Après deux heures d'une marche pénible, nous sortons du sable mouvant et entrons sur un terrain ferme. Vers 10 heures, nous arrivons à Santa-Fé où une compagnie de zouaves nous attend pour nous escorter. Mais elle attendra jusqu'au lendemain, car nos mulets de l'artillerie, peu entraînés, étant très fatigués par cette première marche dans le sable, la batterie couchera en cet endroit. Après déjeuner, le capitaine de Fayette et moi repartons seuls avec les chasseurs et les gendarmes. Après une agréable chevauchée dans

les bois ou sur des plateaux de prairies, où nous recevons avec dédain le souffle endiablé d'un vent de Nord qui doit faire rage à la côte, nous arrivons sans incident à la Loma, où nous trouvons le 3^e régiment de zouaves qui nous attend et nous fête. Une fois campés, nous dinons avec les camarades des zouaves et nous couchons sous nos tentes dressées sur un mamelon à côté d'un grand feu, nécessaire, dit-on, pour éloigner les animaux nuisibles.

Le lendemain, à 10 heures, le général arrive en chemin de fer, d'assez mauvaise humeur du reste. Il aura reçu sans doute encore d'Orizaba quelque message désagréable. On l'installe dans le bâtiment de la gare où l'état-major établit son bureau. Dans la journée, j'ai la funeste idée d'aller chasser dans les bois environnants; mal m'en prit, car, chassé moi-même par les moustiques, je dus rentrer précipitamment. Ce pays de la Loma parsemé de marécages est assurément la patrie de ces ennemis du genre humain. Ils sont nuages, et on les aspire! La vie, même pour un jour, est insupportable; il en est ainsi dans toutes les Terres Chaudes. Le supplice permanent de Vera-Cruz se continua donc plus intense encore pendant plusieurs jours, car je n'avais pas pour me défendre les moustiquaires de ce bon M. Daran. J'ai beaucoup souffert durant cette période d'acclimatation spéciale dans ce beau pays du Mexique. J'ai dû endurer les démangeaisons éternuelles, les morsures cuisantes de véritables plaies qui s'ouvraient sur tout le corps. Mais je dois ajouter que, depuis lors, j'ai toujours béni ces calamités passagères; car, sans le secours d'aucun institut Pasteur, les moustiques m'ont si bien inoculé leur virus que j'ai été vacciné pour le reste de mes jours. Depuis cette époque, jamais piqure de ces mouches féroces et venimeux n'a produit dans mes tissus plus d'effet que s'ils s'acharnaient à un morceau de bois; plus de démangeaisons, plus de plaies; ces vampires minuscules ne m'inspirent que du dédain.

Le lendemain, 8 décembre, avant l'aube, tout est debout dans le camp et c'est au milieu des ténèbres que la fanfare

du 3^e zouaves fait frissonner la forêt vierge, troublant la première son silence mystérieux.

Pour la première fois, nous constatons qu'il nous faudra chaque jour accomplir de nuit tous les travaux du départ qui sont pourtant si minutieux, si importants et deviennent si difficiles dans l'obscurité. Sous les tropiques, en effet, les jours sont presque toujours égaux aux nuits, commençant et finissant à six heures, précédés ou suivis d'une aurore ou d'un crépuscule de quelques minutes seulement.

D'un pas alerte, la colonne se met en route sous les yeux de son chef et s'allonge comme un serpent gigantesque glissant sous un immense dôme de feuillage. Le général part au galop pour prendre la tête et chevauche ensuite au pas de route, précédé seulement par cinq cavaliers de pointe d'avant-garde.

Bientôt les premiers rayons du soleil commençaient à tamiser au travers de la ramée, répandant leur poussière lumineuse dans les sombres dessous de la forêt et nous assistions au gai réveil d'une population aérienne aussi nombreuse que variée et surtout bruyante. A notre approche, s'échappaient du fourré des nuées de perruches effarouchées poussant avec frénésie les affreux cris aigus reconnus en Europe comme insupportables; ou bien des familles entières de lourds perroquets de toutes couleurs voletaient autour de nous avec curiosité, s'exposant imprudemment aux coups de nos revolvers. On entendait parfois, le long du chemin, le vol lourd et bruyant d'un gros oiseau dont la voix étrange n'était connue que des Mexicains qui nous accompagnaient. Quant à la faune à poil ou rampante, elle s'éloignait mystérieusement invisible. Cette première marche au milieu des splendeurs d'une nature inconnue et si étrangement peuplée, était délicieusement remplie de poésie pour nous qui cheminions dolents, au pas de nos chevaux indifférents. Mais il n'en était pas tout à fait ainsi pour les gens de guerre qui marchaient à pied et dont le plus grand souci s'attachait aux qualités plus matérielles du chemin qui, hélas, était

fort médiocre. Et cependant, il faisait si frais à cette heure matinale que tous les obstacles, côtes sablonneuses, fondrières bourbeuses, étaient franchis en chantant et tous les vieux refrains du pays de France se mêlaient aux voix naïves des chantres ailés de la forêt vierge.

Après une grand'halte peu banale faite dans la forêt, sous des arbres de mille ans, il nous fallut faire connaissance avec les côtes classiques du pays et aborder celle de Colome, qui est du reste pour les Mexicains le type du genre. La pente est extrêmement raide et ce que la voirie française appelle la chaussée est un amas de rocs entassés et disposés en escaliers disloqués présentant des ressauts de plus d'un mètre. Ce macadam barbare qui nécessiterait un rouleau de Titan, est formé par la dislocation des énormes fragments de rochers qui, jadis, constituaient un magnifique pavage construit par les Espagnols et que les éléments ont transformé en un affreux cahot. Les voitures du convoi eurent des peines infinies à franchir ce passage et il fallut tripler les attelages. Tout fut secoué, renversé, relevé, mais tout passa et le convoi se reforma en ordre pour traverser un plateau nu et généralement cultivé. Puis, il fallut redescendre une côte analogue, un véritable escalier de géants et nous fûmes heureux de constater que nos voitures françaises résistaient aux secousses qu'elles subissaient.

Au bas de la côte, nous passâmes un petit cours d'eau sur un vieux pont espagnol assez bien conservé et nous entrâmes dans le village au nom gracieux de Paso de Ovejas, le Passage des Brebis. Il faisait presque nuit et on s'entassa comme on put pour y dormir. Ce malheureux Pueblito était le rendez-vous général des guerillas de cette partie de la Terre Chaude; aussi était-il presque en ruines et la plupart de ses maisons abandonnées; c'est à peine s'il y restait quelques familles amies des guerilles.

« Quelle dèche ! » s'écriaient nos vieux zouaves gouailleurs, en contemplant cette désolation. D'autres, plus positifs, « la voilà dans le sac la première étape, elle n'est pas longue

mais elle est b.... lourde ! » En effet, nous n'avions fait que 20 kilomètres en 12 heures; mais les hommes avaient peiné et les attelages bien plus encore. Du reste, nous avons à gravir tout le versant plissé, raviné, de la Cordillère et à monter toujours; il faut donc se résigner et n'avancer que par petits bonds.

Lé lendemain, il nous faut encore escalader, en une côte interminable, le flanc d'un lourd contrefort du Pic d'Orizaba; puis le pays change d'aspect et nous traversons un vaste plateau assez découvert où il fait froid mais où on marche gaillardement.

Vers 9 heures, devant nous s'ouvre une large et profonde vallée au fond de laquelle courent les eaux rapides de l'*Antigoa*, petite rivière qui prend sa source au Pic d'Orizaba. C'est une gorge immense dont nos regards suivent le sombre sillon depuis les hautes cimes de la Cordillère, au travers des contreforts tourmentés qui les soutiennent à 3.000 mètres d'altitude, jusque dans les vaporeuses collines dont les silhouettes se perdent dans l'horizon bleu du golfe du Mexique. Les flancs sont déchirés par des escarpements gigantesques. Enfin, sous nos pieds, dans les profondeurs du ravin, un majestueux viaduc soutenu à une grande hauteur au-dessus du torrent, unit les deux rives de cette gorge infranchissable. C'était l'œuvre des Espagnols qui fut restaurée par Santa-Anna. C'est le « Puente Nacional » franchissant deux bras de l'*Antigoa* en deux éléments de 80 mètres chacun comprenant des arches d'une hardiesse vertigineuse.

En ce point, la route paraît s'effondrer dans le sol qui lui manque, et il lui faut descendre par des rampes tortueuses pour aborder l'obstacle.

La vallée de l'*Antigoa* constitue ainsi une position défensive de premier ordre que les Mexicains auraient dû occuper, d'autant que ses obstacles naturels sont renforcés par deux fortins solidement établis jadis par les Espagnols, qui couvrent de leurs feux le long défilé qu'il nous faudrait parcourir. Mais, sans doute, le souvenir des Américains qui ont

forcé ce passage défendu par toutes les forces de Santa-Anna, leur a enlevé la velléité téméraire de tenter à nouveau la fortune ou plutôt l'infortune avec les troupes françaises.

Le viaduc débouche sur l'autre rive au village de Puente Nacional qui n'est plus qu'une ruine déserte, et à quelque distance sur le plateau apparaissent les bâtiments considérables et le logis à riche architecture seigneuriale d'une magnifique hacienda. Elle fut construite par Santa-Anna à qui elle appartient encore, légalement seulement car elle est déserte et, là aussi, la dévastation a remplacé la richesse et la vie. Elle n'était plus que le logis habituel de tous les guerilles de la contrée. Actuellement, c'est dans ses bâtiments que le général de Berthier a établi un petit hôpital de transition gardé par un détachement du 51^e.

Le général dresse sa tente auprès du camp des zouaves, sous un gigantesque arbre à caoutchouc qui nous abrite tous.

Le lendemain, après une averse matinale diluvienne, on repart pour recamper encore le soir en pleine forêt et en colonne sur la route avec défense de s'en éloigner, même de quelques mètres, car nous sommes guettés par les guerilles pour massacrer les isolés. De vrais chacals rôdant autour d'un troupeau.

Il est assurément très pittoresque de camper sous la somptueuse futaie de la forêt vierge, mais à la condition de ne pas dresser sa tente sous un arbre à perroquets où ces volatiles bavards, à l'instar de nos impertinents pierrots, se réunissent au coucher du soleil pour piailler à sa gloire pendant une heure. J'ai dû subir un pareil concert de milliers d'exécutants; c'était à devenir enragé. Un coup de fusil aurait dispersé tous ces choristes avec l'avantage même de nous procurer quelques rôtis; mais il aurait mis tout le camp en alerte.

Le jour suivant nous arrivions sur le théâtre des exploits des chasseurs du colonel Margueritte sur les fameux lanciers rouges de Juarez. Les squelettes des chevaux mexicains jonnaient pour nous la route suivie par la charge qui des-

cendit à plein train la côte de Plan del Rio, tellement hérissée de rochers mouvants que nous eûmes beaucoup de peines à la parcourir au pas.

La vallée où coule le *Rio del Plan*, presque aussi profonde que celle de l'*Antigoa*, mais plus ouverte, aurait dû comporter de la part des Mexicains un autre acte d'héroïsme que celui prêté à Mexico aux lanciers rouges, d'autant qu'il existe un petit fort qu'ils avaient eu l'intention d'utiliser pour arrêter le général de Berthier, mais le bel effort de leurs cavaliers leur a suffi.

Le général, séduit par la fraîcheur du cours d'eau et la facilité des abreuvoirs, fit étape au petit village ruiné de Plan del Rio. Hélas ! il y fit une chaleur intolérable et le pays était infesté de serpents. Enfin, c'est là que nous fîmes connaissance avec un ennemi infiniment petit mais plus redoutable encore que les gros. C'est la Nigua que les naturalistes ont dénommé la Chique, sans doute parce qu'on la combat avec du jus de tabac (?). Cet animal imperceptible est, dans les Terres Chaudes, une calamité pour les gens qui marchent à pied, avec ou sans chaussures. Ils s'introduisent clandestinement sous l'ongle des orteils, font des galeries dans la chair, s'y reproduisent et finissent par engendrer des plaies douloureuses qui immobilisent le patient. Surpris au début par les attaques de cet inconnu, nos hommes apprirent rapidement à le combattre, en extrayant de la plaie toutes les larves qui s'y trouvaient et cautérisant avec du jus de tabac.

Du reste, la collection des animaux dangereux rendaient les Terres Chaudes insupportables et on était obligé de prendre des précautions contre leurs familiarités, surtout pendant la nuit où les scorpions, alacranes, reptiles et autres sujets malfaisants s'insinuaient dans les vêtements ou les chaussures où des officiers eurent la désagréable surprise de les trouver. Aussi, je suspendais tout aux traverses formant la charpente de ma tente.

Installé de bonne heure au camp, je risquai un tour de

chasse pour approvisionner la popote, de perroquets surtout. Mais, à part quelques oisillons plus séduisants que comestibles, je ne pus rapporter qu'un gibier peu ordinaire... ! Il n'avait ni poil ni plumes... ? c'était un Yguane, quadrumane qui prend place entre le lézard et le crocodile et est comestible au point de donner l'illusion du poulet.

Nous allions cependant sortir des Terres Chaudes et, dès le lendemain, nous commençons à nous élever sur les grandes assises de soutènement de la Cordillère et des hauts plateaux. Sur ces grands plans inclinés, apparaissent des accidents de terrain que nous rencontrerons presque partout désormais; ils jouent un rôle important dans la viabilité du pays et la rendent souvent très difficile : c'est la Barranca.

Ce sont d'immenses tranchées creusées par l'action des eaux à des profondeurs souvent considérables. Les parois en sont parfois verticales; aussi certaines barrancas sont-elles, en certains points, infranchissables, et pour les traverser il faut connaître les endroits où il est possible de descendre au fond et de remonter de l'autre côté. Ces étranges accidents du sol ne sont souvent révélés par aucun indice naturel et, dans un terrain absolument plat et nu, on voit tout à coup le terrain se dérober et présenter un large et profond ravin qui a généralement 20 ou 30 mètres de largeur et une profondeur de 50 mètres. Il en est qui atteignent jusqu'à un kilomètre d'ouverture avec une profondeur de 1.200 mètres, à bords abrupts. Dans presque tous un torrent coule au fond; celles qui en sont dépourvues, sont nommées : *Barranca seca*.

Les parois de ces immenses déchirures sont presque toujours garnies d'arbustes et de broussailles épineuses, mimosas féroces, aloës, cactus de toutes sortes et de toutes dimensions. Certains d'entr'eux ressemblent à d'immenses candélabres à cent branches qui atteignent jusqu'à 20 mètres de hauteur; on les nomme *Candelarios*. Cette végétation exubérante et toute particulière, constitue souvent un obstacle infranchissable. Les Barrancas situées dans les régions que j'ai quali-

fiées de pénombre de la zone des Terres Chaudes, présentent, en raison de leur profondeur extraordinaire, le rapprochement singulier des plantes de Terres Chaudes et de celles de la Terre froide. Aussi, fréquemment, on put voir le chêne ou le pin balancer ses branches couvertes de givre au-dessus des bananiers qui, à mille mètres au-dessous étalent leurs tendres rameaux sous les effluves d'un soleil brûlant.

Deux heures de marche nous conduisent au sommet d'un plateau tourmenté qui porte un grand contrefort descendant du coffre de Pérote; nous sommes déjà à plus de 600 mètres au-dessus des mers et nous sentons bien que là n'est plus la Terre Chaude.

Aussi nous rencontrons le premier spécimen des grandes déchirures du sol mexicain. Nous sommes au bord de la gigantesque Barranca de Cerro-Gordo et nous restons saisis d'admiration en présence du spectacle grandiose que présentent ces bouleversements géologiques.

C'est une immense et verdoyante vallée qui trace son profond et large sillon au milieu de collines, de mamelons entassés en désordre, de montagnes échelonnées en amphithéâtre jusqu'aux flancs plissés de la grande chaîne de la Cordillère.

Ramenant enfin à nos pieds nos regards étonnés, nous nous engageons dans le formidable défilé que compose ce gigantesque désordre et auquel s'attache du reste une des pages dramatiques de l'histoire du Mexique. C'est en effet sur cette forte position défensive qui s'étend devant nous que s'appuya l'armée mexicaine pour arrêter l'invasion américaine. Mais c'est en vain qu'elle s'efforça d'utiliser ces puissants moyens de défense que la nature lui donnait, ainsi que les retranchements qu'elle y avait ajoutés. Elle y trouva ses Thermopyles, et l'armée américaine passa triomphante sur les remparts de Cerro-Gordo.

A mesure que nous parcourions l'abominable route qui serpente au milieu de mamelons, de ravins, d'escarpements déchirés, de fondrières, de talus, où partout s'accrochent

des plantes épineuses et se dressent des fourrés impénétrables, où, de tous côtés, on est dominé, plongé par des positions presque inabordables, nous ne pouvions comprendre qu'on pût forcer un pareil chaos de défenses naturelles, d'autant que nous apercevions de tous côtés les débris d'ouvrages qu'avaient autrefois construits les Mexicains. Ces retranchements étaient bien placés, bien conçus, et il nous fallut conclure qu'ils avaient été mal défendus. Et pourtant la bataille fut longue et meurtrière.

Du reste, c'est encore dans ce dédale d'obstacles que, quelques semaines avant notre passage, le général Diaz-Miron, un fameux pourtant ! qui commandait les forces juaristes réunies à Jalapa pour nous arrêter, avait essayé de barrer la route au général de Berthier. Mais cette héroïque velléité ne fut qu'une malheureuse comédie d'un instant. Quelques coups de carabines et les fanfares des clairons de nos chasseurs à pied escaladant les rochers, ont suffi pour faire évacuer les défenses de Cerro-Gordo.

C'est en méditant ces souvenirs et discutant les problèmes de tactique qu'inspire ce remarquable échiquier, que nous remontions les pentes que suit la route pour sortir du défilé, lorsque nous fûmes surpris par l'apparition inattendue d'une troupe mexicaine venant à nous.

C'était un détachement d'une trentaine de fantassins appartenant aux troupes nationales que nous soutenions au Mexique, donc nos alliés. Nous les traitâmes avec égards ; mais eux firent la joie de la colonne qui n'avait encore rien vu de pareil... sous les drapeaux ! Ces malheureux étaient à moitié nus mais se drapaient avec dignité sous de misérables *sarrapès*.

Ils étaient coiffés du grand chapeau de feutre à larges bords rigides, dit *Sombrero*, également classique, mais ils n'avaient pas de souliers ; beaucoup marchaient avec des espadrilles.

Le fusil et la giberne étaient portés on ne sait comment avec des cordes, des lanières. Nous devions, non en avoir pitié,

mais les admirer pour le dévouement absolu qu'ils avaient envers leur foi politique et religieuse. En tête de cette *Fuerza*, marchait un officier à cheval dont le singulier accoutrement faisait ressortir la prétention du personnage et de son costume. Ces braves gens croisèrent toute la colonne française en lui faisant les honneurs des armes et conservant un sérieux des plus corrects ; nous leurs rendîmes très solennellement ces honneurs militaires. Heureusement que ces bons alliés ne comprirent pas les quolibets de nos zouaves sans pitié et qu'ils purent croire que le cri : « A la chienlit », qui courait dans nos rangs, était un mot d'amitié de la part de nos soldats.

Cette troupe était l'avant-garde de l'escorte qui protégeait le Préfet de Jalapa se rendant à Vera-Cruz. En effet, au sortir du défilé, nous vîmes déboucher le gros de la colonne. C'était une véritable caravane. En tête, marchaient à pas sérieux, une centaine de mules chargées ; derrière, suivait sautant, gambadant, un troupeau de mules libres qui volaient à chaque arbuste du chemin une partie de sa verdure. Puis, apparaissait l'édifice imposant de la diligence de Jalapa qui profitait prudemment de l'aubaine d'une escorte pour cahoter des voyageurs, sans crainte des guerilles. Je reparlerai de ces véhicules et de leurs voyages qui méritent une mention spéciale.

Puis défile un peloton de lanciers un peu mieux outillés que les fantassins. Derrière, une volante bien attelée porte la suite de M. le Préfet. Mais voici venir le corps d'armée. Le colonel Figuerro, un gros nègre, très brave soldat du reste, que nous avons déjà connu à Vera-Cruz, se présente à la tête de 150 lanciers d'apparence convenable, montés sur d'assez bons chevaux. Tout cela, en passant devant le général, prend des airs triomphateurs, la marche sonne. Quelle musique, grand Dieu ! mais nous en entendrons bien d'autres.

Figuerro nous distribue force poignées de main accompagnées de son gracieux sourire aux dents d'ivoire et défile fièrement.

Enfin, un murmure annonce... M. le Préfet, le Senor Serrano, qui occupe majestueusement la dernière place du cortège. Il s'arrête et cause quelques instants avec le général, nous dit quelques mots aimables, prend notre courrier pour la France et se remet en route après force démonstrations d'amitié. Il est suivi par de beaux chevaux de main, sa smalah, ses bagages. Tout cela a l'air cossu et nous prouve que, durant les quelques jours de son administration à Jalapa, il a su mettre son temps à profit pour faire un beurre convenable. Ce sera pour les mauvais jours !

Après cet intermède très intéressant mais tout au moins comique, nous reprenons le cours de notre ascension sur des côtes interminables et détestables qui fatiguent bêtes et gens et, arrivés sur le plateau, il nous faut arrêter pour attendre l'infanterie. Puis, après avoir traversé un pays plat, découvert, ne présentant que des pâturages marécageux où galopent quelques troupes de chevaux sauvages, nous faisons halte à Corral-Falso pour déjeuner, établissant notre bivouac provisoire dans un bois d'orangers et de citronniers sous lesquels on respire une fraîcheur embaumée. Hélas ! pendant que, bien repus, nous reposons, de braves gens, de pauvres bêtes sont encore à la peine ; car toute la queue de notre colonne, convoi et arrière-garde, gémissent toujours sur l'affreuse côte que nous avons maudite en passant. Les voitures avaient des peines infinies à arriver jusqu'en haut. Alors, le général envoya en arrière trois compagnies de zouaves arrivées les premières et qui avaient déjeuné, pour prendre la place de celles qui escortaient le convoi et n'avaient pas mangé de la journée. Puis, tout étant à peu près tiré d'embaras, à 3 heures, nous repartons pour nous rapprocher encore de Jalapa, laissant le convoi, escorté par trois compagnies de zouaves, coucher et se reposer à Corral-Falso.

Cette expression de Corral, que nous trouverons fréquemment accompagné d'un qualificatif, est caractéristique dans le pays. Elle signifie enclos où on met les animaux en liberté.

Il y en a d'immenses et qui couvrent tout un territoire ;

les petits ne contiennent que quelques hectares, souvent moins ; ils sont clos par des barrières en bois, ce sont de grands paddoks ; les grands le sont par des murs en pierres sèches, souvent très grosses, et ont la forme d'un prisme ayant sur la face reposant à terre une largeur égale à la hauteur du mur, de sorte que les parois sont à 45°. Il existe aussi des corrals attenants aux hayendas ; ceux-ci sont beaucoup plus petits, clos de murs en pierres ou en pisé, et sont munis d'immenses hangars destinés à abriter les animaux. On n'y met, du reste, que les mules dressées pour le travail.

Les très grands corrals servent de parcours constant aux bêtes élevées à l'état sauvage et qu'on n'abrite jamais.

A 5 heures, nous arrivions à *Dos rios* et nous campions en carré entre deux petits cours d'eau dont les eaux claires ruisselaient autour de nous ; d'immenses pâturages s'étendaient au loin avec la clôture classique du corral et tous les chevaux y trouvèrent une abondante pâture. Il fit, pendant la nuit, un froid intense d'autant plus pénible que le pays était découvert et que le bois manquait pour les feux de bivouacs ; on eut même beaucoup de peine à en trouver pour faire la soupe. Aussi les clôtures des corrals voisins se ressentirent sérieusement de notre manque de combustible. Cette maraude forcée ne nous chagrina pas du reste beaucoup car tout le pays appartenait encore à Santa-Anna, ce nabab mexicain qui s'est construit là encore l'admirable hacyenda d'*Encero*. Celle-ci, sur une colline voisine, dresse vers le ciel les riches coupes de sa magnifique église, on croirait voir un palais du Bosphore. Ce Santa-Anna rappelle le légendaire marquis de Carabas ; on ne peut pas demander à qui appartient une propriété de cette région sans qu'on vous réponde invariablement : « Al Senor Santa-Anna ». Ça devenait agaçant, surtout en pensant que tout cela avait une origine moins que correcte.